TEMPERATURE

Du 13 mars 1900.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens No 142 rue du Canal. Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h du matin....	60	16
Midi.....	68	20
3 P. M.....	74	23
6 P. M.....	74	23

Bureau météorologique.

Washington, 13 mars — Indications pour la Louisiane — Temps—pluie mercredi et probablement jeudi: plus froid mercredi dans la partie nord; vents frais du sud devenant nord.

Les Français

—AU—

TRANSVAAL.

L'autre jour, une brusque impulsion fit partir en deux heures pour le Transvaal, le fils du général de Charette, et voilà que ses deux cousins, MM. René et Charles de Charette vont le rejoindre dans les rangs des Boërs.

Ce mouvement aurait, assure-t-on, été suivi par un grand nombre d'officiers si le ministère de la guerre ne l'avait arrêté net en refusant impitoyablement d'accepter en ce moment aucune démission.

Peut-être, cependant, y a-t-il plus de Français qu'on ne le croit dans les agiles «commandos» dont la mobilité étonne et déroute le flegme britannique.

Et, comme je le remarquais l'autre jour, nous voilà encore à un tournant de l'histoire où les mêmes faits se répètent dans des circonstances presque identiques, préparant sans doute des conséquences semblables, avec les variations toutefois que comportent les modifications de mœurs et l'avance du temps.

Le 4 juillet 1776, les treize colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, qui luttaient depuis trois ans avec des fortunes constantes contre les troupes de la métropole, se déclarèrent indépendantes. «Une nation tout entière qui veut être libre est difficilement vaincue», a dit le comte de Ségur, qui ajoute «Le courage de ces nouveaux républicains leur attirait en Europe l'estime, les vœux des amis de la justice et de l'humanité.»

Celui qui écrivait ces lignes ne pouvait, comme il le désirait, aller offrir son épée aux provinces unies; son père était ministre de la guerre, et les hostilités n'étaient pas encore officiellement déclarées entre la France et l'Angleterre: il vit partir avec chagrin le marquis de La Fayette dont, malgré sa jeunesse, il était l'oncle par alliance.

Mais, quelques années plus tard, la signature du traité d'alliance entre Louis XVI et les «congressistes» allait le rendre libre: nommé colonel en second du régiment de Soissons, campé aux Etats-Unis, sur les bords de l'Hudson, Philippe de Ségur prenait passage à bord de la frégate «la Gloire», avec lui le duc de Lauzun, le prince de Broglie, le baron de Montesquieu, le comte de Loménie, Alexandre de Lameth. Quel bel espoir animait ces grands noms, quel enthousiasme à l'idée de remplir leur devoir de fidélité envers le Roi en servant cette cause de la liberté dont ils ne percevaient que l'image généreuse, sans en prévoir les tyranniques envers et la décevante réalité!

C'est toute une épopée peu connue et charmante autant que vaillante; il faut suivre Ségur parcourir la nouvelle république tantôt à travers d'immenses forêts encore sauvages, tantôt parmi des cantons cultivés et peuplés, des villes où s'élèvent déjà des temples, des écoles, des universités; il faut le voir chez le quaker qui avait une si jolie fille: cette nymphe, Pally Leiton.

«Sa robe était blanche comme elle, la mousseline de son ample fichu, la batiste envieuse qui me laissait à peine apercevoir ses blonds cheveux, enfin les simples atours d'une vierge pieuse semblaient s'efforcer en vain de nous voiler la taille la plus fine et de nous cacher les attraits les plus séduisants.»

Pally, selon les usages de sa secte, tutoyait le Français en lui parlant, ses questions étaient naïves et originales; si le colonel de Scissons-Infanterie n'avait pas été marié et heureux, il aurait, —il le dit lui-même,—perdu sa liberté aux pieds de la délicieuse Américaine.

Lauzun, lui, n'y regarde pas à cela près: sous le toit d'un colon, en plein défrichement, il s'adresse tout d'abord à l'une des filles de son hôte et la poursuit de ses déclarations:

—Mais, monsieur le duc, lui dit celle-ci, vos discours me surprennent; car on m'assure que vous êtes marié en France.—Marié! Oui! répond le duc, mais si peu, si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. Demandez plutôt à La Fayette.

Voilà le ton. Si, en France, on reviendra en frac; si, à Versailles, on abandonnera le ta'on rouge et on remplacera l'épée de cour par le gros bâton à la Franklin, en Amérique on est encore poudré, évaporé, libertin.... Les graves descendants des compagnons de Penn, les petits-fils des taciturnes Hollandais colonisateurs de New York, les pionniers du Connecticut regardent avec stupeur ces jolis cavaliers qui viennent les secourir de leurs épées enrubannées. La Fayette est froid, ennuyeux, important, Ségur est raisonneur et réfléchi; mais, chez les autres, la loquacité, la pétulance, la légèreté sont de rigueur: il faut se garder d'oublier Paris, les ruelles, l'opéra et le roman du jour. Un boulet ramé vient il, dans un combat naval, couper mât et vergues du navire entre MM. de Montesquieu et de Loménie, ce sera pour ce dernier une occasion de se rappeler le mauvais livre de Laclos et de dire à son ami:

—Voilà les «liaisons dangereuses».

Il en est resté quelque chose, et pour l'Américain d'aujourd'hui, le Français, le gentilhomme français surtout, est demeuré pareil à ces modèles élégants et frivoles: il faut une certaine dose de courage et d'énergie à ceux qui vont par delà l'Atlantique chercher autre chose que de jolies mains pleines de dollars pour réussir et se faire prendre au sérieux dans les affaires.

C'est une autre race d'hommes, encore qu'elle se rattache à la première par les traditions et les souvenirs, que les Boërs vont apprendre à connaître avec les sages et brillants officiers de la France qui ont tiré l'épée pour eux.

Jadis, le Français à l'étranger fut le type convenu du «fils de famille», léger, étourdi, aimable et présomptueux; il était si riche de gloire, si certain de sa puissance, si fier de son prestige! Il savait qu'il n'avait qu'à paraître pour que l'on s'efforçât—maladroitement, mais passionnément—d'imiter tout de lui et, comme il arrive, ses qualités plutôt que ses défauts; il avait pour lui donner de l'assurance.... et du mérite, cette vertu qui tient lieu de pas mal d'autres, le succès.

Aujourd'hui, les Français sont assagis et la conviction injuste, mais enracinée, de leur infériorité, dans le monde, leur donne une autre attitude qui peut-être vaut mieux.

C'est un fait très remarquable que les Boërs aient surnommé M. de Villebois-Mareuil le «Moltke français»; la légende de froide intrépidité, d'habileté méticuleuse et raisonnée du général allemand doit faire attacher du prix à ce rapprochement significatif: déjà le Français n'est plus le soldat téméraire et irréfléchi qui compromet le sort d'une bataille par sa précipitation à charger; toujours aussi brave, il calcule, combine, et le moment venu, utilisant à propos sa fougue, agit et triomphe.

On ne sait si les Etats-Unis d'Afrique se constitueront à la fin, comme ceux de l'Amérique, aux dépens de l'Angleterre; si les bandes tricolores de leur drapeau flotteront un jour à l'air libre de la mer du Cap, comme sur les monts du Drackensberg, mais si ce jour-là arrive, et si dans un siècle le Transvaal célèbre le centenaire de son indépendance, les Français ont quelque chance de trouver là-bas mieux que du souvenir, de la reconnaissance, et plus que de la sympathie, du respect.

LE TRIOMPHE DE LA DEMOCRATIE

Dans les Campagnes.

Nous recevons de nos campagnes du sud, du nord, de l'ouest et de l'est de l'Etat d'excellentes nouvelles; à dire vrai, nous ne pouvions guère en espérer de meilleures.

La démocratie l'emporte partout; partout ses chefs les plus accrédités, ses porte-paroles les plus éloquents sont accueillis avec un enthousiasme qui démonte ses adversaires, et il ne faut pas être doué d'une grande perspicacité pour prévoir l'issue de ce débat: une défaite éclatante du parti républicain, ou soi-disant tel, car ce ne sont vraiment pas des républicains que les Caffery, les Gunby et leurs acolytes. Ce sont de vieux démocrates qui se sont grisés de l'espoir d'escalader le pouvoir, qui n'y ont pas réussi et, de dépit, vomissent leur bile sur leurs anciens amis, sur leurs anciens copains de l'école démocratique.

Le fait est que l'on a beau chercher dans leurs rangs un corps de doctrine; il n'y en a réellement pas. Tout, chez eux, consiste à déblatérer sur tout ce qui existe, sur tout ce qu'ils approuvaient et glorifiaient hier. Ils ne savent qu'attaquer, insulter, vilipender tout ce qui n'est pas eux ou n'est pas pour eux.

Ce qu'il y a de plus lamentable, c'est qu'ils ne peuvent faire autrement; ils en sont réduits à la calomnie, à la diffamation: c'est là leur seule ressource. Ils se gardent bien d'afficher une doctrine républicaine; ils savent bien qu'elle serait honnie par les masses et que tout le monde leur tournerait le dos. Conçoit-on M. Caffery faisant cause commune avec MM. Warmoth, Kellogg et Packard, par exemple, et affirmant les mêmes doctrines, prenant les mêmes allures? Ils seraient accueillis partout par d'effroyables bordées de sifflets. Ils se condamneraient eux-mêmes à ne plus reparaître en public, sous peine d'être bafoués et conspués. Que les soi-disant républicains ne se plaignent pas de leur triste sort. Ce sont eux qui se sont fourrés eux-mêmes dans un abominable guêpier, dont ils ne peuvent se tirer. Ils renient la démocratie et ils ne peuvent professer hautement le républicanisme. Que doivent penser les populations de pareils gens? elles les laissent déblatérer à leur aise et leur tournent le dos. C'est ce qu'elles ont de mieux à faire. Voilà ce qui explique l'aplatissement actuel de ce soi-disant parti qui est mort-né et ne donnera même pas signe d'existence, au grand jour du scrutin.

ECOLE CATHOLIQUE D'HIVER D'AMERIQUE.

Cyrano de Bergerac— Mme Bertha Kuntz Baker.

Nulle personnalité n'a jamais prêté au drame, à la comédie, au roman, autant que celle de Cyrano de Bergerac—Gascon doublé de Normand, à la fois artiste et penseur, maniant la plume avec la même crânerie que l'épée, presqu'aussi célèbre par ses mésaventures en amour que par ses succès d'auteur; amoureux à la folie et laid à faire peur, il eût été aimé de toutes femmes, s'il fût resté invisible.

Tel il était durant sa vie: tel il est resté depuis dans le monde artiste. Déjà célèbre de son temps, il l'est devenu davantage encore après sa mort. Le fait est qu'on ne parle que de lui en ce moment dans les deux mondes; à la Nouvelle-Orléans même, on le met en comédie, en drame et en conférence. Rien de plus juste. Il y a eu dans l'histoire peu de figures plus originales, plus attachantes; car si c'était un bretteur incorrigible, c'était aussi un parfait honnête homme, un excellent patriote. S'il a eu parfois des mésaventures, elles n'ont jamais tourné qu'à son honneur, et s'il y a eu quelque peu de Donquichottisme dans son fait, il était relevé par une prodigieuse dose de bon sens.

Tel est le sujet qu'a traité, hier soir, Mme Bertha Kuntz Baker, une remarquable conférencière, ayant toutes les qualités voulues pour réussir en public. Haute taille, une stature presque d'héroïne. Avec cela, beaucoup d'élégance dans le maintien, une grande assurance dans le geste, et un organe qui se prête à traiter les sujets virils. Ce qui plaît chez elle, c'est que l'on a affaire à une véritable artiste, parlant d'un artiste comme elle, et en parlant avec la plus parfaite compétence, en même temps qu'avec une rare ardeur.

Mme Kuntz Baker aime réellement Cyrano, et cet amour, si innocent, si posthume qu'il soit, lui fait grand honneur. On se plaît à voir une belle créature, admirablement douce se lancer aussi bravement dans le domaine de l'art. Le Beau, l'art, c'est son champ de bataille, à elle, et Mme Kuntz Baker vient de nous prouver qu'elle y est intrépide.

Nous espérons bien que ce n'est pas la dernière fois que nous aurons le bonheur l'entendre la brillante conférencière d'hier.

LES BOUILLONS DUVAL.

Nous lisons dans le *Gaulois*:

Parmi les nouveaux chevaliers de la Légion d'honneur dont la liste vient de paraître au *Journal officiel*, un nom se détache. Ce nom c'est celui de M. Alexandre Duval, — des bouillons Duval.

Hé quoi, il n'était donc pas décoré?

La physionomie de M. Alexandre Duval est familière au boulevard. Ce diable d'homme sec et nerveux, si aimablement spirituel, pétillant de malice, au clignement d'œil d'une drôlerie supercoquentieuse, déborde d'activité intelligente. Après avoir goûté à toutes les fantaisies du Parisien qui s'amuse, il est devenu, comme par un coup de baguette magique, le chef d'une industrie extraordinairement vaste, le directeur d'une Société entoutes prospère. L'histoire vaut d'être contée par le menu, c'est le cas de le dire.

Aux environs de 1840, le "Père" Duval était un tout petit boucher de la rue Coquillière. L'idée lui vint un jour de vendre directement au consommateur "le bouillon et le bœuf". On ne s'asseyait pas: on emportait sa portion. Le succès vint tout de suite, si bien que notre boucher se décida à ouvrir une échoppe où l'on pourrait consommer. C'était en 1850. Quinze clients tenaient dans la boutique! Deux ans plus tard s'ouvrait un second "bouillon", de seize places cette fois, rue Beauregard. En 1854, un troisième "bouilon" de trente-deux places s'installait rue de la Monnaie, et comme la fortune avait des sourires charmants pour le père Duval, il se décida à frapper un coup de maître. L'année suivante, en effet, la rue Montesquieu avait son "Bouillon Duval" de sept cents places, s'il vous plaît! En ce temps-là, la rue Montesquieu était très fréquentée. On y voyait des magasins comme "Le Coin de Rue", de M. Larivière; "Les 4 Nations", la charcuterie Véro-Dodat, et "Le Pauvre Diable", où deux hommes alors, tout comme Duval, partaient à la conquête de la Toison d'or, MM. Hériot et Chauchard.

Le "bouillon" de la rue Montesquieu attira le public charmé de voir sa cuisine se faire sous ses yeux, et surtout—devinez?—enthousiasmé par l'idée du père Duval qui distribuait gratuitement l'eau de seltz au client, grâce à un système des plus ingénieux!

Le père Duval n'avait qu'à se laisser vivre. Mais, secondé admirablement par Mme. Duval, femme supérieure de tête et de cœur, il ouvrit plusieurs bouillons dans Paris. En 1868, il les mettait tous en société, et quand il mourut en 1870, après une fortune faite, il eut la joie de se dire qu'il avait trouvé une formule et qu'il laissait après lui une œuvre considérable et de longue durée.

A la mort de son père, M. Alexandre Duval avait vingt trois ans. C'est une justice à lui rendre qu'il se mit à la tâche avec entrain. Il existait alors huit établissements: il y en a aujourd'hui trente-deux! Mme Duval, d'ailleurs, n'a jamais cessé de seconder son fils et, en dépit de la neige qui a poudré ses cheveux, elle a l'œil ouvert, tout comme le cœur, qui parle très haut chez elle, les pauvres le savent bien.

Cependant, il y eut une heure critique à passer au cours de la guerre, et un instant on parla de fermer. Le général Trochu manda le jeune Alexandre Duval:

—L'effet moral sera désastreux dans Paris, lui dit-il. Tenez bon: je ne l'oublierai pas!

Il tint bon à ses risques et périls, bien entendu. Mais Trochu oublia,—et c'est trente ans après que M. A. Duval reçoit la récompense promise.

M. A. Duval a véritablement innové, et cela dans l'intérêt de sa clientèle, composée d'employés et de petits bourgeois. Son énergie inventive a pu se donner libre carrière, et il a su résoudre la grosse question de la suppression des intermédiaires. Le consommateur bénéficie dans ses établissements d'un bon marché dû à la production directe des objets consommés.

La viande servie dans les bouillons vient de la boucherie Duval, 90, rue Saint-Honoré. C'est dans cet immeuble, appartenant à la Compagnie, que M. Alexandre Duval a concentré tous les approvisionnements, tels que viande, volaille, gibier, poissons, légumes, etc., et l'on peut dire que cette installation est un modèle du perfectionnement moderne.

Les autres boucheries, celle de la rue Tronchet, dont l'installation somptueuse n'a été égalée par aucune autre à Paris, ainsi que celle de la rue du Jour, ne s'occupent que de la clientèle de la ville.

La viande préparée pour les Etablissements Duval est désossée, dépouillée de la graisse, des nerfs, et ensuite chargée sur des voitures spéciales dans des paniers garnis de linge blanc.

Le pain servi dans les "Bouillons" provient de la boulangerie de la Compagnie, rue Cardinet; il est toujours frais, grâce à une double distribution journalière: une pour le déjeuner, une pour le dîner.

La pâtisserie, les glaces, les gâteaux sont également fabriqués par la maison.

Le vin bu dans les Bouillons provient des caves Duval, dont le stock atteint souvent plus d'un million de bouteilles.

Les clients des Etablissements boivent, par jour, 5,000 litres de vin; ils mangent 2,400 kilos de pain, 3,000 kilos de viande, 250 pièces de volaille ou gibier, 500 kilos de poisson.

La "petite boane de chez Duval" est populaire, avec sa robe de mérinos noir, le tablier blanc à bavette et le bonnet de tulle. Ce bonnet, n'en doutez pas, elle ne le jette pas par-dessus les tables de marbre. Elle est sérieuse, presque toujours mariée et mère de famille. Elle prend son service à sept heures et demie du matin pour le quitter le soir à neuf heures, après avoir servi le client de onze heures à une heure et de cinq heures et demie à huit heures et demie. On lui donne 20 fr. par mois et on la nourrit. La moyenne des pourboires est de 90 fr. à 100 fr. par mois.

Il y a environ 1,500 petites bonnes chez Duval. Son personnel ne comprend pas moins de 2,000 employés.

Qui ne se rappelle les bouillons Duval à l'Exposition dernière? Ils étaient au nombre de trois seulement et on les prenait à l'assaut.

Une statistique que j'ai sous les yeux dit, par l'éloquence des chiffres, quelle énergie dut déployer M. A. Duval pour donner satisfaction à la clientèle. Voyez plutot.

Il a été consommé dans ces trois bouillons:

2,497 sacs de farine, ou 13 sacs 1/2 par jour, soit 597,023 kilos de farine ayant produit:

516,130 kilos de pain coûtant 0.40.

424,608 kilos de viande de boucherie à 2 fr. 546.

140,608 kilos de volailles, gibiers, poissons à 2 fr. 55.

4,176 pièces de vin ou 9,270 hectolitres.

1,316 hectolitres be bière et 199 hectolitres de cidre.

180 hectolitres de cognac et liqueurs diverses.

3,310 bouteilles, demi-bouteilles ou quart de bouteilles champagne.

337,280 siphons, bouteilles ou demi bouteilles, eaux minerales. C'est, au total, des achats pour la somme de 3,246,528 francs.

Les victuailles et boissons ci-dessus avaient acquitté 350,000 fr. environ de droits d'octroi.

On a pu réaliser ce chiffre colossal de 2,445,368 repas! Il n'y avait que 1,580 places qui ont été renouvelées 1,547 fois en 185 jours, ou 8 fois 1/3 par jour, ce qui explique les formidables et interminables queues que l'on sait.

Par jour la moyenne des repas servis a été de 13,128. Au banquet des maires, il n'y avait que 11 à 12,000 couverts, vastement servis au Palais de l'Industrie.

La recette totale réalisée a atteint 5,891,779 francs, soit par jour en moyenne 31,847 francs et par repas servis 2 fr. 35.

Les plus fortes recettes ont eu lieu les:

2 août, visite du schah de Perse, 43,500 fr.

10 juin, lundi de la Pentecôte, 43,281 fr.

15 juillet, lendemain de la fête nationale, 43,128 fr.

15 août, Assomption, 42,869.

8 septembre, dimanche ordinaire 42,162 fr.

6 novembre, fête de clôture, 41,379 fr.

16 août, lendemain de l'Assomption, 41,270 fr.

9 septembre, lundi ordinaire, 41,188 fr.

29 septembre, fête, distribution des récompenses, 40,909 fr.

10 septembre, mardi ordinaire, 40,351 fr.

Que sera-ce cette année, où M. A. Duval, qui a dû naturellement se plier aux exigences administratives, ne peut ouvrir à l'Exposition que deux établissements? Il faudra organiser un service d'ordre rigoureux si l'on veut éviter des batailles rangées!

Telle est l'œuvre à laquelle M. Alexandre Duval, après le fondateur et à côté de Mme Duval, sa mère, a attaché son nom. Une volonté s'est affirmée qui, en trente années, a porté son industrie à son maximum. Ceux-là ne la soupçonnent guère qui vont s'asseoir tous les jours au bouillon Duval, et pourtant cette volonté, qui tient du prodige, s'exerce sans répit. C'est à une énergie que va aujourd'hui le ruban rouge: le fait est trop rare pour qu'on ne s'y arrête point. Et puis, il n'est pas un Parisien qui n'applaudira, M. A. Duval étant essentiellement sympathique à tous.

L'ASSASSIN LUCHENI.

Lucheni l'assassin de l'impératrice d'Autriche, vient de se livrer à une tentative criminelle sur la personne du directeur de la prison.

A la suite de l'évasion de deux prisonniers, d'ailleurs repris, les réglements intérieurs furent plus rigoureusement appliqués, entre autres celui concernant le piet des livres.

L'autre jour, Lucheni obtint une audience de M. le directeur Perrin pour savoir s'il approuvait cette rigueur. M. Perrin répondit affirmativement. Trois heures après, nouvelle démarche, même réponse.

—Vous pourrez avoir à le regretter, ajouta Lucheni qui se précipita brusquement sur le directeur, brandissant une arme fabriquée avec une clef de boîte de conserves et un manche en cuivre.

M. Perrin put se défendre, les employés arrivèrent à son secours. Lucheni fut désarmé et reconduit dans sa cellule.

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldague.

PREMIÈRE PARTIE.

VI

(Suite.)

—Jure-le! répéta-t-elle.

La poitrine d'Albéric se souleva, il répondit d'une voix étranglée:

—Je jure ... si tu le veux, que puis-je faire?

Mais en se baissant pour reprendre son instrument de travail, il ajouta:

—J'avais caressé un rêve.... oui, un beau rêve.... Je ne suis qu'un paysan grossier....toi tu es autre chose.... la Mamette le savait, sans rien me confier elle me l'a laissé croire....tu as du sang de demoiselle.... Oh! ma pauvre Chérie, si tu avais pu être ma femme, je t'aurais bien aimée!

Il lui donnait la main, tout en faisant un pas pour s'en aller.

—Si tu ne changes pas d'avis, je te garderai le secret.

Et la jeune fille ne touchant pas cete main qu'il tendait, il se retourna pour fixer sur elle, ses yeux voilés par deux larmes, que son énergie d'homme surprise, n'avait point su refouler.

Les grands yeux de Chérie, aussi bleus que le ciel bleu, mais non radieux comme le ciel, avec une poignante et indéfinissable expression au fond des prunelles, les paupières abîmées de marbrures, s'attachaient à ceux d'Albéric, noirs, brûlants sous la buée brillante des pleurs qui jaillirent énormes, sur ses joues brunes.

Elle aussi, s'appuya à un arbre; elle mit son visage dans les deux mains, son buste s'inclina, des tressaillements l'agitèrent, et il entendit un grand sanglot, suivi d'autres, heurtés, pressés, comme si ramassés depuis de longues heures dans la gorge, ils éclataient ensemble.

Tout ce corps frêle était secoué; des secousses qui grandissaient, le convulsaient ainsi qu'en une crise.

Elle passa son bras autour de l'arbre, l'autre tombant le long de sa jupe, dans laquelle ses doigts se tordaient; le cou tendu, le visage levé, tournant le dos au jeune homme elle exhalait son désespoir, toute sa terreur. Un mot de tendresse, de cette tendresse vraie, dévouée, sans bornes, soupçonnée peut-être, faisait déborder la coupe d'amertume.

Depuis l'effroyable chose, au milieu l'insomnie épouvantée de ses nuits, ses journées s'écoulant à redouter les surprises, à se composer un visage, à mentir à la Justice, aux indifférents, à Mme Claude Varaguiez, Marie-Thérèse.... même à "lui," pas une larme n'avait rafraichi ses yeux brûlés.

L'aveu de l'amour qu'elle allait fuir, les faisait couler, lui apportait le soulagement dans lequel elle retrouverait peut-être le calme.

Et comme Albéric la regardait, si atterré, qu'il ne lui venait pas une parole, qu'il ne pouvait pas faire un geste, elle se tut, ses sanglots s'arrêtèrent.

Chérie fit un mouvement qui les remit vis à vis l'un de l'autre.

Spontanément, elle tendit ses mains au jeune homme; il les saisit, l'attira vers lui, emprisonna sa taille, appuya sa tête blonde contre sa large poitrine, étreinte chaste, où elle ne trouvait, elle, qu'une sensation de repos, dans l'immense fatigue de son âme, où il n'éprouvait lui, que le sentiment mêlé de douceur, de sa force protégeant sa faiblesse.

Car cet amour d'Albéric Soucaud, pour celle que la propriétaire du Val-Rose avait recueillie, et dont malgré le tutoiement de leur enfance, et quoiqu'elle fût au château pire qu'une subalterne, autrefois comme aujourd'hui, il ressentait la supériorité naturelle, cet amour né d'une longue camaraderie, était fait d'un respect si profond, que pour témoigner à cette créature fragile et pâle, distinguée comme une demoiselle, un désir brutal, il eût fallu qu'il fût pris de folie.

Il les avait semées, ses effervescences amoureuses, à tous les buissons fleuris où l'attendaient les jolies gaillardes, roses sauvages qui laissent leur parfum à chaque églantier, sans jamais donner de promesse qu'il ne tiendrait pas, caressant le rêve vague, endormi comme une eau tranquille, dont rien ne laisse prévoir le bouillonnement prochain.

Il fallait pour que cet aveu fût jeté, la résolution de Chérie, qu'il devinait de suite irrévocable.

Et, appuyant plus, d'une main, la tête de la jeune fille sur sa poitrine, il le répéta: il dit qu'il voudrait être autre chose qu'un pauvre sabotier, pour lui offrir son nom et toute son existence de dévouement et d'affection.

Il parlait avec des paroles simples, venant de son cœur honnête, et Chérie le sentait battre, son cœur, largement, quoique plus vite sans doute qu'il n'eût dû battre sous sa chemise au col échancré, dégageant son cou vigoureux.

Et l'air était frais, plein du parfum encore âcre du bois, que l'automne commençait à peine à jaunir, où chantaient toujours les oiseaux. Et le ciel au-dessus d'eux, restait radieux.... Elle écoutait bercée, oubliant, heureuse.

—.. Mais je n'ai que la chaumière que la pauvre Mamette vient de quitter.... et pas d'autre métier que celui d'aller couper des noyers, pour fabriquer les sabots que me commandent les marchands de la ville.

La jeune fille répondit:

—Je serais heureuse dans ta chaumière, Albéric..... si je pouvais rester ici.... je ne puis pas....

—Pourquoi?

Elle frissonna, presque aussi fort qu'un instant plus tôt, se dégagea, s'éloigna de lui.

—Parce que tout ce drame.... ce cadavre.... je le verrais toujours.... quand même.... Non, je quitterai Val Rose, ne me retiens pas.

Il fit un mouvement de tristesse qui se changea en un geste presque joyeux.

—Qui m'y retient, moi? J'ai perdu ma vieille grand'mère que j'aimais bien.... Et qui sait si elle ne me dirait pas de te suivre, pour te proteger, dans ce Paris où tu veux aller et où, on le prétend, il y a tant de dangers!

La jeune fille se rapprocha, lui tendit encore ses frêles mains tremblantes, et avec sa même douceur:

—Tu me suivrais?

—Oui.

—Que feras-tu là-bas?

—Et toi?

Sa nervosité la reprit, elle se dégagea de nouveau.

—Nous reparlerons de cela.... J'ai tort de dire que je partirai ce soir, il faut que je reste, il le faut.... Je n'y avais pas pensé .... on me rattraperait....

—Comment? on te rattraperait?

—Je suis le principal témoin, tu le sais bien.... j'ai aperçu le paysan qui fuyait.... Le juge, le maire, les gendarmes m'ont répété que je ne devais pas bouger.... Quelle idée ai-je eue de vouloir partir.... Elle m'est venue vers le matin, je n'ai pas réfléchi.... c'est si horrible tout cela.... Tu sais qu'on l'enterre à onze heures.... Il paraît qu'après l'enterrement, on lit le testament chez le notaire — car il y a un testament.

—Ah! il n'y aura pas grand monde pour l'accompagner en terre, fit Albéric, en voilà une qu'on détestait! Moi-même, si elle n'avait pas été bonne pour la Mamette, je ne suivrais pas son cercueil.... Elle t'a trop fait souffrir.

—Tais-toi.... elle est morte.. une fin terrible: c'est le châtiment.... Adieu!

—Tu ne partiras pas, Chérie?

—Non, puisque je ne puis pas .... et je ne le ferais pas sans te le dire.

Elle s'éloigna: elle était dans le sentier de la clairière, longeant la haie vive, aussi haute qu'elle.

Il ne voyait que sa démarche étrange, ses gestes de folle.

Cela la frappait bien, cette mort....

Puis sa pitié, qui grandissait à mesure qu'il arrivait à l'âge d'homme, pour cette jeune fille malheureuse et de laquelle, peut être, était né l'amour qui ressemblait à un culte, sa pitié revenue, le ramenait à la douceur de l'étreinte de tout à l'heure.

Lui, le paysan sachant lire et écrire à peine, bien qu'il fut doué d'une intelligence très vive, mais que ses instincts poussaient, jadis, bien plus vers les bois que vers l'école devenue